



**HAL**  
open science

## Les fonctions de la traduction dans l'édition polonaise après 1989

Elżbieta Skibińska

► **To cite this version:**

Elżbieta Skibińska. Les fonctions de la traduction dans l'édition polonaise après 1989. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2008, Aspects sociologiques et anthropologiques de la traduction, 7, p. 209-224. hal-02173353

**HAL Id: hal-02173353**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02173353>**

Submitted on 4 Jul 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS



**ASPECTS SOCIOLOGIQUES  
ET ANTHROPOLOGIQUES  
DE LA TRADUCTION**

**No 7/2008**

Collection :  
LES NOUVEAUX CAHIERS FRANCO-POLONAIS, N° 7

**ASPECTS SOCIOLOGIQUES  
ET ANTHROPOLOGIQUES  
DE LA  
TRADUCTION**

Sous la rédaction de  
Zofia Mitosek  
Anna Ciesielska-Ribard

CENTRE DE CIVILISATION POLONAISE (UNIVERSITE DE PARIS-SORBONNE)  
FACULTE DE LETTRES POLONAISES (UNIVERSITE DE VARSOVIE)

Paris – Varsovie 2008

**ELŻBIETA SKIBIŃSKA**

Université de Wrocław  
Pologne

## **LES FONCTIONS DE LA TRADUCTION DANS L'ÉDITION POLONAISE APRÈS 1989**

En Pologne, les bouleversements politiques de l'année 1989 ont eu pour conséquence une libéralisation et une intégration progressive du marché aux réseaux d'échanges mondiaux. Celui-ci ne s'est pas pour autant départi des mécanismes spécifiques de la vie économique et culturelle polonaise.

Le marché éditorial, qui s'inscrit dans le champ littéraire (lui-même faisant partie – tout comme les champs artistique et scientifique – du champ culturel), se voit lui aussi soumis à cette dépendance double, externe et interne. Or, comme l'a montré Pierre Bourdieu par ses analyses du personnage flaubertien M. Arnoux<sup>1</sup>, l'éditeur (comme tout « producteur culturel ») est un personnage *double*. Il doit concilier l'art et l'argent, et se plier aux stratégies situées entre les deux extrêmes : « la soumission réaliste ou cynique aux considérations commerciales et l'indifférence héroïque ou insensée aux nécessités de l'économie ». Si nous en croyons l'auteur des *Règles de l'art* :

*L'éditeur – homme de commerce, plongé, comme le marchand de tableaux, dans l'économie anti-économique de l'art pur, penchera vers l'un ou l'autre pôle, et réalisera une combinaison plus ou moins réussie de ces deux sentiments aussi inconciliables, sociologiquement, que l'eau et le feu, l'amour pur de l'art et l'amour mercenaire de l'argent.*<sup>2</sup>

Le déchirement entre l'amour de la littérature et la recherche du bénéfice mercantile devient plus brutal quand il est question de la littérature traduite. La démarche économique veut que les ouvrages traduits soient une marchandise produite et consommée conformément à la logique du marché, national et international. Or, le volet international implique des complications supplémentaires. L'une d'entre elles, évidemment, tient au fait que les livres traduits sont plus chers, leur sélection doit donc être d'autant plus précise afin de restreindre

---

<sup>1</sup> P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 18 sq. et p. 301.

<sup>2</sup> P. Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales* 1999, n° 26/127, p. 16. Voir aussi id., *Les Règles de l'art, op. cit.*, p. 201 sq.

les risques de pertes. L'éditeur, par ailleurs conscient du fait qu'il opère dans le champ des biens symboliques, se réfère dans ses choix à des critères hétérogènes comme la rentabilité à court terme (privilégiant les best-sellers qui ne sont pas nécessairement la « meilleure des littératures », mais qui permettent un retour sur investissement, et donc, selon la terminologie de Bourdieu, une accumulation rapide du capital économique), et la constitution d'un catalogue, correspondant à l'accumulation (lente) du capital symbolique (basé sur la valeur littéraire)<sup>3</sup>.

Une autre complication naît du fait que la traduction, comprise comme mode de transfert culturel, se situe dans un espace de relations internationales avec des rapports de force – ni simples, ni égalitaires – entre les pays, leurs cultures et leurs langues.

Dans l'espace mondial des échanges qui s'effectuent par le biais de la traduction, le polonais appartient au groupe des langues de culture et de tradition anciennes qui sont celles de « petits pays », dont Pascale Casanova dit :

*Elles ont une histoire et un crédit relativement importants, mais peu de locuteurs, sont peu pratiquées par les polyglottes et sont peu reconnues en dehors des frontières nationales, c'est-à-dire peu valorisées sur le marché littéraire mondial.*<sup>4</sup>

Le polonais est donc une langue vers laquelle on traduit beaucoup, mais de laquelle on traduit moins<sup>5</sup>. Cette position dans le champ littéraire ou culturel international fait que la traduction a toujours joué un rôle important dans le champ national polonais. Les œuvres traduites ont toujours été nombreuses et positivement valorisées. En conséquence, la profession de traducteur, en particulier traducteur littéraire, s'en est trouvée considérée comme relativement prestigieuse<sup>6</sup>. Le volume de traductions publiées en Pologne depuis 1989, indiqué par les figures 1a. et 1b.<sup>7</sup>, n'a donc rien d'étonnant (voir : les planches à la fin de l'article).

La traduction ne se fait pas pour autant dans le vide : elle doit répondre aux attentes et aux besoins de la culture d'accueil. Dans les lignes qui suivent, nous allons esquisser l'évolution des fonctions de la traduction dans le champ éditorial

<sup>3</sup> Voir : J. Heilbron, G. Sapiro, « La traduction littéraire, un objet sociologique », *Actes de la recherche en sciences sociales* 144, p. 3-5.

<sup>4</sup> P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales* 144, p. 9.

<sup>5</sup> Johan Heilbron classe le polonais dans le groupe de langues semi-périphériques, ou celles qui fournissent entre 1 et 3 pour cent des livres traduits (J. Heilbron, « A Sociology of Translation », *European Journal of Social Theory* 1999, n° 2(4), p. 434).

<sup>6</sup> C'est le XVIII<sup>e</sup> siècle qui marque l'importance de la traduction dans le champ culturel (voir K. M. Dmitruk, « Przekład w kulturze literackiej polskiego oświecenia. Prowizorium dokumentacyjne », dans : *Literatura i jej konteksty*, Rzeszów, Wyd. UR 2005, p. 34-45).

<sup>7</sup> Nous nous appuyons sur les données publiées dans les numéros 34-50 de l'annuel *Ruch Wydawniczy w liczbach*, Warszawa, Biblioteka Narodowa, 1988-2005, et celles collectées et présentées par Ł. Gołębiewski dans *Rynek książki w Polsce*, les éditions 1998-2005.

polonais après 1989<sup>8</sup> et montrer comment la traduction participe au développement de celui-ci.

Trois périodes apparaissent, lorsqu'on observe l'évolution du champ éditorial polonais après 1989 : celle d'un développement « sauvage » (1988-1993), celle d'une régularisation (1993/4-1999) et celle d'une stabilisation (à partir de 2000). A chaque étape, une place importante revient à la traduction, dont le rôle connaît lui aussi une évolution.

### 1. La première période, 1988-1993/4

L'an 1989 est une date symbolique, celle des premières élections « libres » qui ont conduit à la transformation du pays. Trois autres dates marquent par ailleurs le marché éditorial : décembre 1988, où sont votées des lois qui desserrent le carcan de l'économie planifiée, notamment en facilitant la création et le fonctionnement des entreprises privées<sup>9</sup> ; mars 1990, où le parlement polonais vote la liquidation du groupe RSW « Prasa-Książka-Ruch », qui dépendait directement du POUP et coiffait la production et la distribution éditoriale ; le 12 mai 1990, où le parlement abolit la censure, autrement dit met un terme au diktat de l'idéologie unique. Pour le marché éditorial, ces dates – avec les réformes économiques de 1989 – marquent le passage d'une organisation surpolitisée à un mode de fonctionnement propre à l'économie de marché.

L'émergence de nombreuses petites maisons d'éditions privées en est une conséquence immédiate. Leurs fondateurs sont le plus souvent des personnes qui, sans états d'âme littéraires, osent prendre des risques dans une démarche strictement commerciale : pour eux, les livres sont une marchandise, un bien produit et consommé selon la logique du marché. Ces nouvelles instances se révèlent donc souvent plus compétitives que celles d'avant 1989<sup>10</sup>. En effet, les grandes maisons d'Etat, mais aussi celles qui dépendaient d'associations ou de coopératives, tels Pax ou LSW, structures lourdes, souvent riches d'un fort capital symbolique et économique, mais enracinées dans l'économie planifiée (avec des subventions de l'Etat et une distribution garantie) sont incapables de réagir rapidement aux exigences du marché libre. Un certain nombre d'entre elles disparaissent soit à la suite de la liquidation de certaines structures d'Etat dont elles faisaient

<sup>8</sup> Il s'agit d'un des principaux acteurs qui donnent le ton à la vie littéraire ; comme le dit Pierre Bourdieu, « l'éditeur est celui qui a le pouvoir tout à fait extraordinaire d'assurer la publication, c'est-à-dire de faire accéder un texte et un auteur à l'existence publique » (P. Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales* 1999, n° 26/127, p. 3).

<sup>9</sup> En février 1989, Amber, la première maison d'édition privée, commence son activité.

<sup>10</sup> Cette prolifération de maisons d'édition et un extrême morcellement de l'espace éditorial polonais seront le trait constant de toute la période 1989-2005. Il faut souligner qu'elles sont créées souvent en province, parfois dans de toutes petites villes ; ainsi, un des traits de cette étape de l'évolution du marché est sa décentralisation.

partie, soit pour des raisons économiques. Il faut mentionner aussi une troisième catégorie d'éditeurs : les Presses parallèles (clandestines) créées avant 1989, dotées elles aussi d'un fort capital symbolique, et parfois aussi d'un capital économique qui, désormais, rejoignent l'espace légal (Nowa, Przedświt).

A côté des éditeurs autochtones, apparaissent très rapidement sur le marché polonais des maisons étrangères (qui voient en Pologne un terrain d'investissement intéressant) : celles qui créent leurs filiales polonaises tel Egmont (1990), Harlequin Enterprises (1991) ou Bertelsmann Media (1992), ou celles qui prennent des parts dans les maisons d'édition polonaises, notamment celles qui sont d'Etat en cours de privatisation tel LCHG qui acquiert des parts de PWN (1991).

C'est une période de vrai boom éditorial : des milliers de maisons d'éditions font paraître des milliers de livres (à des tirages exorbitants allant jusqu'à 300.000 exemplaires) qui se vendent très bien et rapportent beaucoup<sup>11</sup>.

Une telle envolée ne saurait durer. Aussi, en 1992/3, le marché du livre traverse-t-il une grande crise, puisque trois années ont suffi pour que la surproduction du livre entraîne une saturation du marché ; en même temps, le système de distribution hérité de l'« ancien régime » se montre insuffisant. Cela se traduit par la faillite des distributeurs d'Etat que sont Dom Książki et Składnica Księgarska. Les problèmes que l'économie polonaise traverse alors et dont l'un des corollaires est la chute de la consommation en général sont un facteur aggravant. Aussi, tous les éditeurs, y compris les plus importants, ont-ils des problèmes financiers graves, certains font faillite et disparaissent.

Dans cette première période, la traduction est un moyen d'accumuler un capital symbolique, mais surtout, pour les nouvelles maisons, un capital économique. Dès l'automne 1989, le paysage des villes et villages polonais est marqué par la présence d'un élément auparavant inconnu : les échoppes de vendeurs de livres (parfois de simples tables sous un parasol) qui n'ont aucun mal à écouler leur marchandise. Cet engouement pour la lecture s'explique par l'apparition de titres jusqu'alors absents ou rares. Pour ce qui concerne les belles-lettres, il s'agit de livres d'anciens dissidents, naguère interdits par la censure, et de genre « populaire » : *thrillers*, *thrillers* politiques, *fantasy*, BD, littérature dite « féminine », romans à l'eau de rose, etc. C'est à cette période que paraissent pour la première fois en Pologne les livres de Grisham, Ludlum, Follet, Stephen King, Danielle Steel... Ils permettent à des maisons d'éditions tel Amber d'accumuler rapidement un capital économique très important<sup>12</sup>. Parallèlement à ces traductions

<sup>11</sup> On peut citer comme exemple de succès commercial inouï le livre *Przerwana dekada* (entretien du journaliste Janusz Rolicki avec l'ancien premier secrétaire du POUP, Edward Gierek) publié en 1990 par Polska Oficyna Wydawnicza « BGW » et dont la vente a dépassé un million d'exemplaires.

<sup>12</sup> Les propriétaires d'Amber ont commencé avec 5000 dollars empruntés et une petite Fiat 126 vieille de 14 ans. Aujourd'hui, c'est une maison dont le chiffre d'affaires dépasse les 5 millions de dollars.

nouvelles, sont rééditées des traductions anciennes de grands classiques, mais aussi et surtout de romans populaires : les éditeurs font l'économie des frais d'acquisition des droits et du coût de la traduction.

Les Polonais cherchent aussi des livres pratiques de toutes sortes : manuels, ouvrages de vulgarisation, guides... pour diminuer l'écart qui les sépare des pays occidentaux et pour apprendre rapidement à se situer dans la vie nouvelle qui s'ouvre à eux. Et comme l'offre polonaise dans ces domaines est quasiment inexistante, c'est vers la traduction que se tournent les éditeurs qui répondent ainsi à la demande d'un public soucieux, d'une part, d'accéder rapidement aux nouvelles idées et aux nouveaux savoirs, et d'autre part, de se divertir.

## 2. Période de la régularisation

Les années 1994-1998/9 correspondent à une période de régularisation du marché éditorial, par ailleurs considéré comme très dynamique<sup>13</sup>. Pour classer les maisons d'éditions, il convient d'utiliser comme critères le nombre de titres publiés, le volume des ventes où le chiffre d'affaires semble plus approprié que l'« ancienneté » ou les « origines », comme nous l'avons fait pour la période précédente. En effet, certaines maisons d'Etat sont privatisées et deviennent des sociétés indépendantes, d'autres ont conservé leur statut de propriété de l'Etat, avec succès pour certaines (le cas de PIW qui, après des turbulences, a su utiliser l'atout de son capital symbolique fort pour maintenir sa position d'éditeur de livres de qualité), non sans précarité pour d'autres (le cas d'Ossolineum qui, en quelques années, a perdu son énorme prestige et qui survit à peine). Sur le marché, dont le morcellement continue<sup>14</sup>, elles pratiquent les mêmes méthodes que les maisons privées créées après 1989.

On peut énumérer un certain nombre de facteurs de régularisation : un certain équilibre financier des éditeurs (pour ceux qui ont survécu à la crise de 1992 et ceux qui naissent chaque année) ; la présence grandissante de capitaux étrangers (sous forme de rachat entier ou partiel de maisons polonaises, ou sous forme de

<sup>13</sup> Selon *Publishers Weekly* 8/98, le marché éditorial se développe plus rapidement en Pologne que dans d'autres pays européens (cit. d'après Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce*, 1999, p. 8).

<sup>14</sup> En juillet 1998, le registre du Bureau ISBN de la Bibliothèque Nationale polonaise compte 11 800 maisons d'édition (en 1999 : 13400, dont 2850 actives, c'est-à-dire ayant publié au moins un livre) (Ł. Gołębiowski, *Rynek książki w Polsce*, édition 1998, p. 11, édition 1999, p. 15). Ce morcellement, caractéristique du marché de tous les pays de l'Europe de l'Est, s'explique comme une réaction aux limitations imposées par la censure et par l'économie planifiée qui, dans le domaine de l'édition, consistait entre autres à attribuer à l'éditeur des tâches qui correspondaient à son profil, et qui le contraignaient aussi à réaliser un plan comprenant un nombre imposé de titres, d'auteurs et un certain volume de tirage ; cette planification prévoyait jusqu'à la quantité de papier mise à la disposition de chaque éditeur.

filiales polonaises) qui « importent » aussi certaines de leurs règles de gestion dans le monde de l'édition ; l'assainissement progressif du réseau de distribution (avec l'apparition de chaînes de libraires, de mégastores tel EMPIK, de clubs du livre, de vente par correspondance et par l'Internet), mais aussi la nouvelle loi sur les droits d'auteur (1994), l'apparition de nouveaux prix littéraires, notamment le prix Nike (« le Goncourt polonais », en 1997), et – *last, but not least* – l'émergence d'un marché d'auteurs : de plus en plus d'auteurs polonais sont de vrais professionnels de la plume qui parviennent à vivre de leurs oeuvres<sup>15</sup>.

La leçon apportée par la crise de 1992 peut être interprétée comme un facteur supplémentaire de la régularisation : le livre n'est pas une marchandise comme une autre. Il a une valeur commerciale, certes, mais aussi et surtout une valeur symbolique et son marché obéissent à des critères qui lui sont propres. Si la fabrication des best-sellers s'inscrit dans la logique de la rentabilité immédiate, une grande part de la production de livres, et notamment des belles-lettres, est régie par des critères autres qu'économiques : l'accumulation d'un capital symbolique par la valeur littéraire des oeuvres publiées est non négligeable. C'est ce critère qui explique la réorganisation, certes lente mais visible, de l'espace éditorial polonais. Elle se manifeste par une « spécialisation » de la production éditoriale. À côté des maisons qui ont pour but principal la réussite commerciale (Książnica, Albatros), il y en a qui tentent de trouver un équilibre entre l'art et l'argent, et qui, avec leurs gains sur des ouvrages rentables « grand public », financent la publication de livres « élitistes » (Amber, Muza), ou parfois même privilégient « l'art » et publient de bons livres, très soignés, peu rentables mais trouvant un public fidèle de connaisseurs (Słowo/obraz-terytoria, a5). Dans cette catégorie, il faut remarquer de toutes petites entreprises qui contrôlent une niche éditoriale : (Jacek Santorski&Co, Czarne, Liber). Très souvent, elles bénéficient de subventions accordées par des institutions culturelles, par le Ministère de la Culture ou des « mécènes » privés (journaux, radios, banques).

Les facteurs régulateurs interviennent aussi dans le domaine de la traduction. À la suite de la crise de 1992, les livres traduits sont toujours publiés (voir les fig. 1a,b, qui montrent la croissance de leur volume) mais de façon plus contrôlée, ce qui se manifeste d'une part par une sorte de « professionnalisation » du marché de la traduction pour ce qui concerne l'acquisition des droits (achats lors des foires internationales du livre, application stricte de la loi sur les droits d'auteurs), et d'autre part, par une sélection attentive des titres à traduire. Il ne s'agit plus seulement d'assouvir l'appétit du public (de plus en plus capricieux et/ou raffiné) pour accumuler ainsi un capital économique, mais de rattraper le retard de l'époque communiste dans l'importation des idées et de suivre de près l'actualité

---

<sup>15</sup> On peut remarquer que certains de ces auteurs, après avoir débuté dans une maison connue, publient un ou deux ouvrages chez le même éditeur (parfois chez un autre), et créent ensuite leur propre (toute petite) maison (Stasiuk, Tokarczuk, plus tard Grochola).

mondiale, ce qui peut déboucher sur un gain de capital symbolique pour l'éditeur. En outre, si l'on continue à publier des traductions de littérature populaire ou de livres pratiques, on traduit également « du haut de gamme » littéraire (les prix littéraires tels les Nobel, Goncourt, Booker Prize, Pulitzer, etc. sont publiés très rapidement), mais aussi des oeuvres écrites par des sommités des sciences sociales et humaines (Eco, Derrida, Foucault...) <sup>16</sup>.

Les listes de best-sellers publiées régulièrement dans les suppléments littéraires de quelques journaux et hebdomadaires (et dont l'existence peut être considérée, elle aussi, comme un signe du rapprochement des standards occidentaux) nous éclairent sur les préférences du public polonais. Ses goûts ne sont pas tout à fait ceux du public américain, allemand ou français. Nous citerons en exemple l'engouement des Polonais pour l'oeuvre de William Wharton, publié 67 fois entre 1996 et 2000 (pendant la même période, Danielle Steel a été éditée 69 fois, Grisham 24 fois et Ludlum 14 fois), vendu à plus d'un million d'exemplaires et dont certains ouvrages ont même connu leur première mondiale en Pologne <sup>17</sup>. Les meilleures ventes ne sont pas toujours le fait des plus gros éditeurs, mais parfois de toutes petites maisons qui ont réussi à obtenir l'exclusivité des droits de publication d'un auteur. Tel est le cas de Drzewo Babel qui a signé avec Paulo Coelho ; une seule personne, l'éditrice, suffit au travail !

### 3. Période de stabilisation

La troisième période (après 2000) est celle de la stabilisation qui résulte des mécanismes régulateurs cités. Le marché polonais suit l'actualité mondiale. Pour ce qui est des belles-lettres, le public polonais accède aux best-sellers étrangers pratiquement en même temps que les lecteurs de l'original, et parfois avant ; il arrive que certaines premières mondiales aient lieu en Pologne ; à côté des best-sellers, sont publiés, en tirages limités, des livres adressés à des lecteurs plus exigeants : Kertes, Perez-Reverte, Cunningham, Yann Martel, Nicola Kraus, Mendoza, Parsons, Alice Sebold, Coetzee, Houellebecq, Proulx, Magris, Eco... <sup>18</sup>. Il s'agit donc d'un marché qui fait déjà partie du réseau global et partage avec les acteurs du marché mondial de l'édition les mêmes instruments tels que l'investissement dans les droits d'auteur ; la réduction des coûts de production qui prend la forme d'un recours de plus en plus fréquent à la sous-traitance ;

<sup>16</sup> C'est à cette époque que cessent de paraître, ou se font très rares, les ouvrages d'anciens dissidents ; doit-on l'interpréter comme un assouvissement des besoins du public dans ce domaine ?

<sup>17</sup> L'écrivain est ainsi devenu un habitué de notre pays où son éditeur organise pour lui des visites chaque année afin qu'il rencontre son public. Un autre exemple est Margit Sandemo : ses livres se sont vendus à 15 571 000 exemplaires entre 1990 et 2004.

<sup>18</sup> On continue à combler les lacunes en ce qui concerne les sciences humaines, en traduisant Bourdieu, Paul de Man, Harold Bloom...

la concentration des éditeurs (fusionnement de petites maisons ou leur intégration dans de grands groupes), liée à une recentralisation du mouvement éditorial ; la croissance du budget destiné à la publicité et aux autres formes de promotions des ventes (dont les voyages des auteurs, les produits dérivés, l'utilisation publicitaire de l'adaptation cinématographique, etc.) ; l'apparition du livre de poche<sup>19</sup>.

Sur ce marché, qui semble dans bien des points rejoindre les standards occidentaux, il existe un phénomène particulier. En effet, paradoxalement, les listes de best-sellers signalent, en premières positions, la présence fréquente et souvent de longue durée d'ouvrages publiés par des éditeurs moyens ou petits. Cela concerne tant les belles-lettres que les livres pratiques, les ouvrages originaux polonais que la traduction. C'est le cas de l'éditeur Drzewo Babel, déjà mentionné, mais aussi d'autres tels Lampa i Iskra Boża, W.A.B., Albatros, Sic !, Rebis ou Zysk i s-ka, et d'autres.

Les listes des meilleures ventes montrent aussi que si le volume des traductions (notamment de l'anglais) a continué à augmenter pour atteindre un sommet en 2000, les années 2001-2002 affichent une légère baisse de l'intérêt pour les ouvrages traduits de l'anglais au profit de la littérature polonaise originale, mais aussi des livres traduits des petites langues de l'Europe centrale et orientale<sup>20</sup>.

L'analyse des listes de best-sellers montre surtout l'apparition d'une production polonaise d'ouvrages représentatifs de genres absents dans la première moitié des années 90. Cette lacune, comblée par l'intraduction jusqu'en 96-98 se réduit puisque suivant en cela les modèles étrangers (connus grâce aux traductions effectuées dans les années 90), les auteurs polonais écrivent désormais des romans *fantasy* (Sapkowski, Dukaj, Brzezińska), des *thrillers*, des romans « féminins » (Sowa, Grochola), une saga comme celle de Sandemo<sup>21</sup>, mais aussi des ouvrages pratiques, des guides, etc. Ceci est nettement visible dans les années 2000-2004.

Pour évaluer la place de la traduction dans l'espace éditorial polonais, il faut répertorier les langues à partir desquelles on traduit.

Les figures 3a. et 3c. montrent plusieurs éléments intéressants. Le premier est la domination écrasante de l'anglais comme langue-source ; nous n'en serons pas étonnés. Les langues qui viennent loin derrière sont l'allemand, le français et l'italien, suivis de l'espagnol. La chute du volume des traductions du russe est à noter : celles qui sont publiées entre 89 et 90 sont le résultat de décisions

<sup>19</sup> Longtemps rejeté par les Polonais qui, dans les années 90, montraient une préférence pour les livres soigneusement reliés.

<sup>20</sup> Pour ce qui est de la littérature polonaise, on est frappé par la place occupée par la poésie : le best-seller de 2003 a été *Tryptyk rzymski. Medytacje*, recueil de poèmes de Jean Paul II (vendu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires). On peut en trouver l'explication dans l'attachement des Polonais à leur pape ; mais parmi les meilleures ventes de la même année, on trouve aussi les nouveaux recueils de Wisława Szymborska et de Jarosław Marek Rymkiewicz (dont les tirages n'ont cependant pas dépassé 40.000 exemplaires).

<sup>21</sup> M. P. Rawinis, *Saga rodu z Lipowej*, Pol-Nordica.

antérieures à ces dates ; dans les années qui suivent, il s'agit surtout de rééditions de classiques tels Tolstoï ou Dostoïevski. Disparaissent les ouvrages des auteurs soviétiques (Gaïdar, Kataïev, Polevoï, Cholokhov) dont les publications à d'énormes tirages ont marqué le paysage éditorial polonais d'avant 1989. Cette faible présence des traductions nouvelles d'une langue autrefois centrale s'explique par une réaction aux années de sa présence imposée sur les listes de lectures des Polonais. La hausse qui intervient après 1999, correspond à l'apparition de nouveaux auteurs (Pelevine, Akounine, Marinina). Elle s'apparente à la parution de traductions, de plus en plus nombreuses, de petites langues (tchèque, slovaque, serbe, croate, ukrainien, lituanien, hongrois...) qui permettent de connaître des oeuvres de premier ordre. S'y ajoute encore un autre facteur, celui de la recherche d'une communauté de cette « autre Europe » que constituent les pays de l'Europe centrale et orientale. Les catalogues des petits éditeurs tels Czarne ou Pogranicze, mais aussi de plus en plus souvent ceux des éditeurs plus importants (WAB, Czytelnik, WL) proposent la littérature des PECO en traduction.

## Conclusion

*Une oeuvre traduite est incontestablement une oeuvre déplacée, et il n'est pas illégitime de donner à l'adjectif la valeur qu'il prend dans l'expression, que notre siècle a cru devoir inventer, de « personnes déplacées ». Une oeuvre traduite est venue de sa patrie d'origine [...] et cette oeuvre va devoir trouver une place dans ce qui peut devenir sa nouvelle patrie ; un de sens usuels de ce mot, place (fonction, charge, emploi), incite alors à se demander si cette oeuvre est éventuellement en état de travailler dans et pour son pays d'accueil : l'oeuvre déplacée n'a-t-elle pas vocation à devenir une véritable oeuvre immigrée ?*

C'est ainsi qu'Yves Chevrel propose de voir le statut d'une traduction dans la culture d'accueil<sup>22</sup>. Si nous nous situons sur la ligne ouverte par sa métaphore, nous pouvons dire que la traduction vers le polonais, après 1989, appréhendée dans sa globalité et non oeuvre par oeuvre, travaille pour son pays d'accueil, et qu'elle lui est nécessaire.

L'intraduction massive observée juste après 1989 peut être qualifiée de « requisition », pour emprunter le terme de Kay Dollerup<sup>23</sup> : les textes traduits

<sup>22</sup> Y. Chevrel, « Les traductions, un patrimoine littéraire ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mai-juin 1997 (« Les traductions dans le patrimoine français »), p. 356.

<sup>23</sup> *When translation is forced upon source texts, their realizations in target cultures will vary from being « imposed » by the source culture (in the broadest sense of term) to being « requisitioned », that is wanted, desired, by target cultures* (C. Dollerup, « Translation as imposition vs translation as requisition », dans : *Translation as Intercultural Communication*, M. Snell-Hornby, Z. Jettmarova, K. Kaindl (red.), Benjamins, Amsterdam, Philadelphia, 1995, p. 46).

servent les intérêts des éditeurs (ceux-ci étant à l'écoute du public polonais). Dans un premier temps, il s'agissait principalement d'opérer une accumulation du capital économique : traduire et publier les oeuvres et les genres absents jusque-là était perçu comme un investissement qui devait rapporter vite et beaucoup. Par la suite, les changements deviennent visibles : d'une part, la demande de catégories de livres absents avant 1989 a été satisfaite, et ceci par l'intraduction, mais aussi par la production autochtone selon des modèles étrangers (connus grâce à la traduction !); d'autre part, les goûts et les intérêts ont changé, des modifications dans la sélection des livres à traduire en ont découlé : si l'occidentalisation (le terme « américanisation » ne serait-il pas plus approprié ?) des modes de pensée et de vie (qui ne touche pas que les Polonais) fait que c'est l'anglais qui reste la langue de l'intraduction dominante, le public polonais (du moins pour partie) a également des affinités avec les cultures de « petits pays » qu'il souhaite mieux connaître par la lecture des oeuvres traduites.

La traduction remplit ainsi des fonctions contradictoires : elle sert toujours à l'accumulation du capital économique (best-sellers internationaux, livres pratiques...), mais, en même temps, parfois pour les mêmes éditeurs – c'est un moyen d'accumuler du capital symbolique, et – pour reprendre encore une fois les mots de Bourdieu – « une des armes [...] de la résistance littéraire contre l'invasion de la littérature commerciale, principalement anglo-saxonne »<sup>24</sup>. Si nous évoquons à nouveau Bourdieu, c'est parce que nos études du champ éditorial polonais libéré de l'économie planifiée montrent quelque ressemblance avec les analyses que l'auteur des *Règles de l'art* a faites du champ français. L'avenir montrera si ces ressemblances sont un hasard ou un signe de l'intégration forte et durable du marché polonais dans les réseaux d'échanges mondiaux.

Mais nos études peuvent mener aussi à une autre constatation, se situant sur le niveau plus général des observations d'échanges interculturels par la traduction. Au XIIe siècle, Daniel de Morley disait :

*Dépouillons donc conformément au commandement du Seigneur et avec son aide les philosophes païens de leur sagesse et de leur éloquence, dépouillons ces infidèles de façon à nous enrichir de leurs dépouilles.*

La phrase du savant moyenâgeux pourrait servir de résumé aux opinions des traductologues, se plaçant dans le courant « post-colonialiste », qui soulignent l'exploitation d'un plus faible par un plus fort. Or, l'exemple polonais montre que le plus faible peut aussi « utiliser » le plus fort, dans ses propres intérêts.

---

<sup>24</sup> P. Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition »..., *op. cit.*, s. 23.

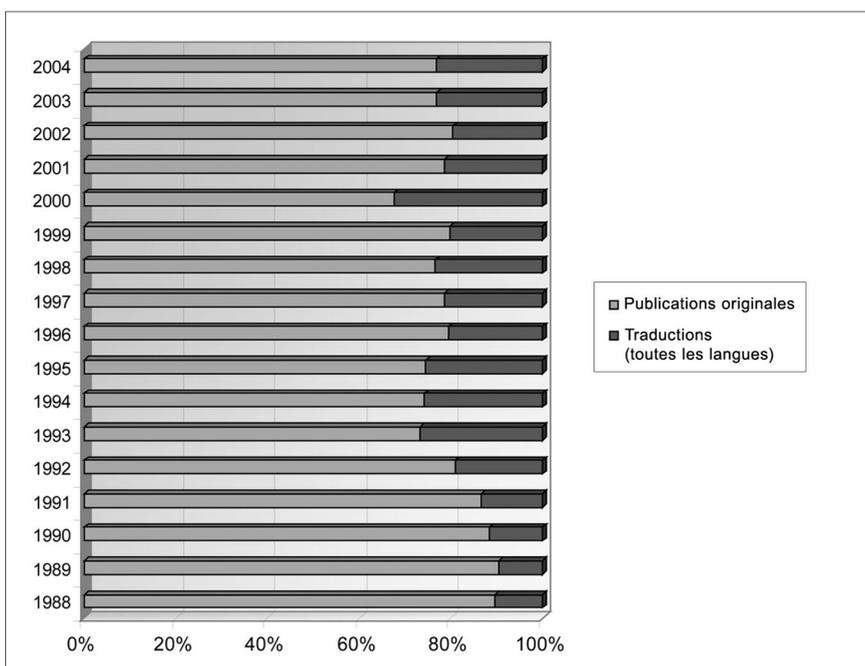


Figure 1a. Place de la traduction dans le volume de titres publiés (tous genres confondus)

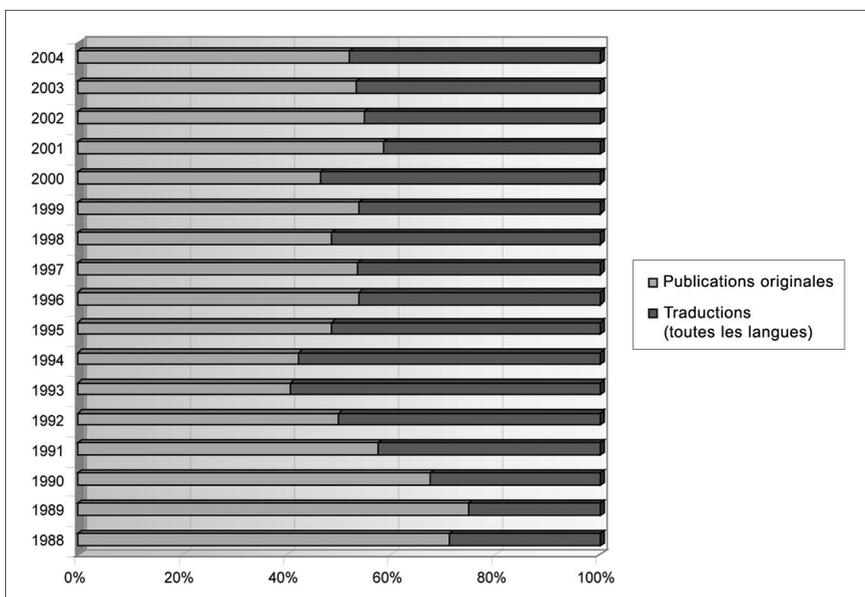
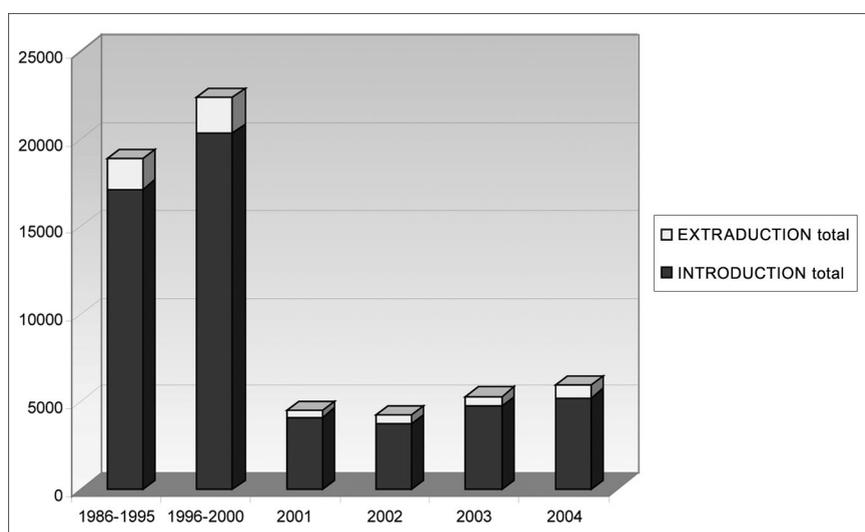


Figure 1b. Place de la traduction dans le volume de titres publiés (belles-lettres)

Le tableau 1 et les figures 2 montrent la relation entre l'intraduction et l'extraduction<sup>25</sup> :

**Tableau 1 : Volume de l'intraduction et de l'extraduction dans les années 1988-2004 (titres)**

Années		1986-1995	1996-2000	2001	2002	2003	2004
EXTRADUCTION	<i>total</i>	1754	2010	404	469	541	696
	<i>Belles-lettres</i>	256	234	55	27	45	87
INTRADUCTION	<i>total</i>	17136	20344	4101	3755	4761	5226
	<i>belles-lettres</i>	8577	8289	1480	1494	2074	2391



**Figure 2. Volume de l'intraduction et de l'extraduction dans les années 1986-2004 (titres)**

<sup>25</sup> Les termes d'intraduction et d'extraduction sont empruntés à V. Ganne et M. Minon, « Géographies de la traduction », dans : *Traduire l'Europe* (sous la dir. de F. Barret-Ducrocq), Payot 1992, p. 58. On observe dans le tableau 1. la croissance du volume des oeuvres « extraduites » : elle résulte de la traduction ou retraduction de classiques polonais (Mickiewicz, Kochanowski), mais surtout de celle des oeuvres de la nouvelle génération d'écrivains qui fournissent de la littérature de haut niveau (le succès des traductions françaises ou allemandes d'Olga Tokarczuk, Andrzej Stasiuk, Wojciech Kuczok en témoignent). Il serait intéressant à ce propos d'étudier de façon plus détaillée l'activité de Noir sur Blanc, maison suisse au départ, qui se veut être un pont entre l'Europe de l'Est et de l'Ouest.

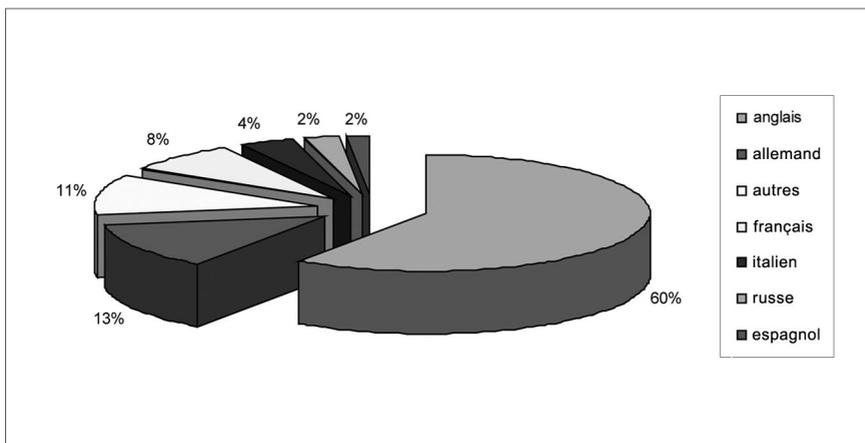


Figure 3a. Nombre de titres traduits selon la langue, entre 1988 et 2004

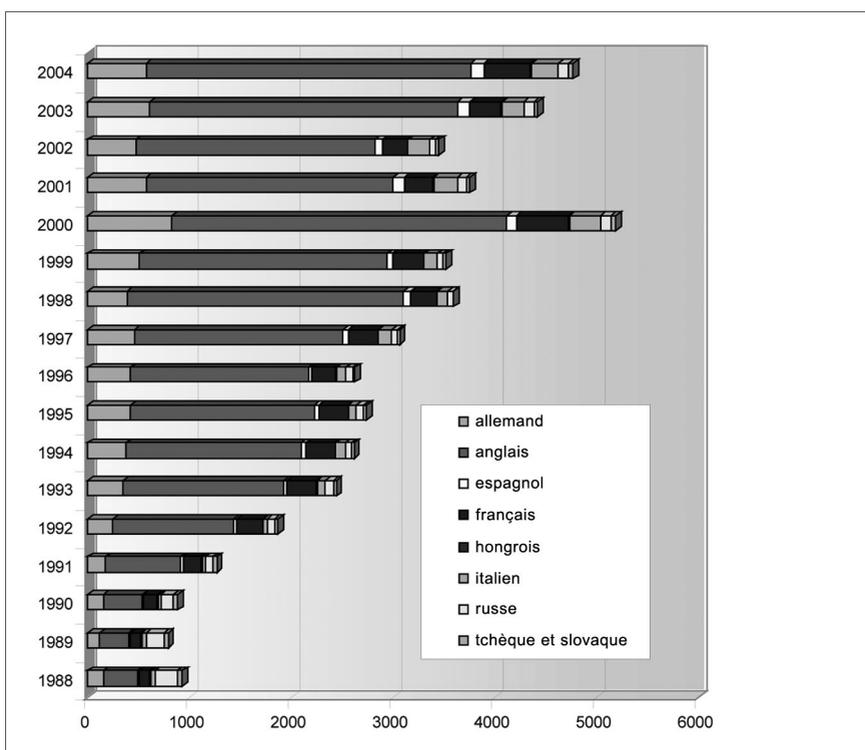
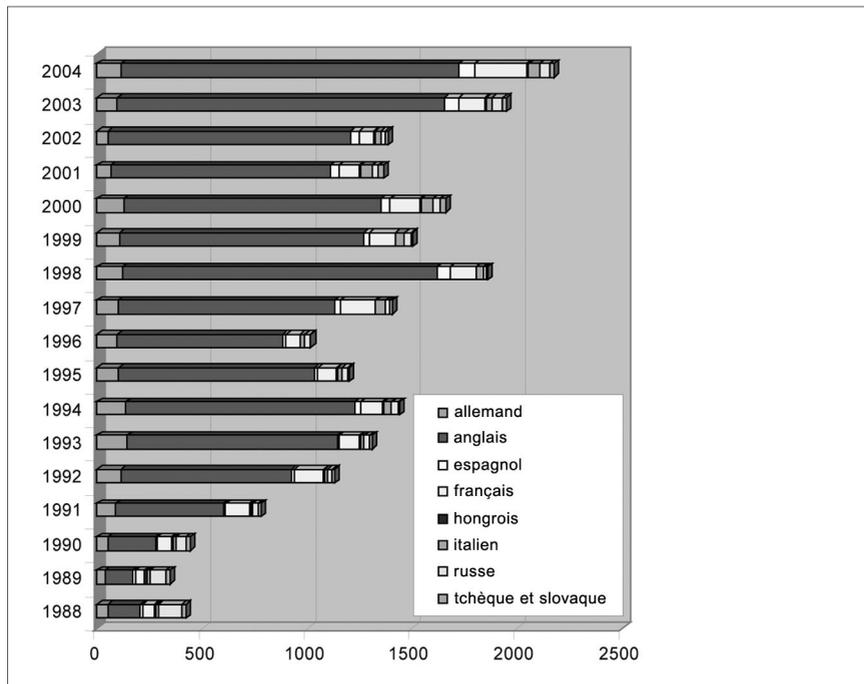


Figure 3b. Nombre de titres traduits en fonction de la langue source (tous les genres confondus) – vision chronologique



**Figure 3c. Nombre de titres traduits en fonction de la langue source (belles-lettres) – vision chronologique**